

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 39 (2012)
Heft: 4

Artikel: Passionné, n'ayant pas peur des controverses et très performant
Autor: Meili, Matthias
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-913007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Passionné, n'ayant pas peur des controverses et très performant

Patrick Aebischer est devenu en 2000 le premier président hors sérail de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Issu d'une famille modeste des milieux artistiques de Fribourg, il a contribué avec beaucoup de passion et d'habileté à l'immense notoriété de l'EPF de Lausanne.

Par Matthias Meili

Les communiqués de presse du Conseil fédéral sur la réélection de personnages officiels sont en général succincts. Celui du 4 mai 2011 fait pourtant exception. Le premier paragraphe est déjà inhabituel: ce qui est normalement une simple liste de faits biographiques consiste cette fois-ci en un éloge de la personnalité charismatique et du meneur d'hommes expérimenté qu'est Patrick Aebischer. Le deuxième paragraphe est de la même eau: d'après le Conseil fédéral, le président de l'EPFL aurait fait de sa haute école, la sœur de l'EPF de Zurich, une institution au rayonnement exceptionnel. La réélection pour un quatrième mandat de 2012 à 2016 de celui qui occupe ce poste depuis plusieurs années était de toute évidence une formalité réjouissante.

Les mauvaises langues prétendent qu'il serait lui-même la plume du communiqué de presse, car sa réélection s'est faite sur recommandation du conseil des EPF, l'organe de surveillance des hautes écoles fédérales de Lausanne et de Zurich et des établissements de recherche affiliés. Du fait de sa fonction, Patrick Aebischer siège au Conseil des EPF – et il est aussi perçu comme l'homme fort de l'organe. Il connaît parfaitement les mécanismes politiques et sait quelle est l'importance de la communication pour ses objectifs stratégiques, qu'il poursuit toujours avec ténacité et par tous les moyens.

Il a entamé sa présidence de l'EPFL par un coup d'éclat. Sa première action après avoir été nommé à la tête de l'école de Lausanne a été de refuser d'entrer en fonctions. Les professeurs en poste à Lausanne s'étaient opposés au chamboulement de la haute école voulu par le nouveau président, qui souhaitait remplacer sans attendre tout l'étage de la direction. Lui, médecin et biologiste, voulait nommer un autre médecin au comité directeur de l'Ecole d'ingénieurs. Un sacrilège, qui a toutefois révélé sa volonté d'alors de transformer l'école en un

centre de sciences biologiques. Des lettres de protestation ont fusé de toute part et tout le monde s'est plaint auprès de Ruth Dreifuss, alors conseillère fédérale compétente en la matière. Mais Patrick Aebischer a obtenu gain de cause: il a imposé ses conditions et bousculé le paysage de la recherche en Suisse, d'abord l'Arc lémanique, puis toute la Suisse romande. Cette opération machiavélique lui a valu alors le surnom de «Bismarck», que ses adversaires, encore en colère aujourd'hui, laissent fuser lorsqu'ils cherchent les raisons de ses succès.

Conceptions et volontarisme

Depuis qu'il est président de l'EPFL, Patrick Aebischer a placé cette école qui était la petite sœur de l'EPF de Zurich au rang de concurrente sérieuse du traditionnel Poly zurichois. Pour cela, il a réalisé des réformes internes et élargi le domaine d'influence. Il a imposé coûte que coûte le dégraissage des structures propres à la haute école sans céder aux résistances internes. En 2002, il a réorganisé les 12 départements en cinq grandes facultés, appelées Schools, auxquelles sont venus s'ajouter deux nouveaux Collèges. Dans ces grandes unités, les chercheurs doivent mener un travail continu et transdisciplinaire dans les domaines de recherche d'avenir: les sciences de la vie par exemple, ou l'informatique et la microtechnique, mais aussi les finances et le management. Il a placé à leur tête des personnes de son choix, auxquelles il a toutefois accordé une grande autonomie dans l'exercice de leurs fonctions.

Un familier de la scène de la politique universitaire décrit en ces mots la stratégie de Patrick Aebischer: «Garder les bons, virer les mauvais et absorber les bonnes institutions.» Il s'est montré très habile dans la bataille pour attirer les meilleurs professeurs. C'est ainsi que l'ambivalent Henry Markram, un Israélien spécialiste du cerveau, a choisi d'installer son Brain Mind

Institute à Lausanne alors qu'il était couronné par les meilleures universités du monde. «La vision du président m'a convaincu», raconte Henry Markram mi-reconnaissant, mi-respectueux. Et l'ancien neuroscientifique Patrick Aebischer a fait de cet institut un projet de cœur. Aujourd'hui, Henry Markram et ses acolytes travaillent sur la folle idée de créer un cerveau artificiel à l'aide de la puissance informatique. Des millions de francs ont déjà été investis, le Conseil des EPF a inscrit ce projet dans ses priorités, le Conseil fédéral et l'administration fédérale sont à présent également convaincus et l'UE pourrait même être la prochaine à se montrer intéressée. Avec ce projet intitulé Human Brain, Markram et Aebischer ont postulé à un programme de l'UE au budget d'un milliard, les «FET-Flagship Initiatives». La décision tombera en fin d'année, et il ne serait pas étonnant qu'elle soit positive, même si Human Brain ne fait pas partie des plus grands favoris chez les initiés.

Une fièvre créatrice

«Je souhaite évidemment que l'EPFL soit l'une des meilleures écoles du monde» a déclaré Patrick Aebischer à l'ouverture du Rolex Learning Center il y a deux ans. Un mantra qu'il répète sans cesse. Il aime les projets qui font de l'effet sur le public. Comme la collaboration avec Alinghi; les succès du voilier ont fait connaître le nom de l'EPF de Lausanne dans le monde entier. Et comme les projets de recherche spatiale, dans lesquels il embarque toujours volontiers l'unique astronaute suisse Claude Nicollier. Non seulement autorise-t-il les sponsors du secteur privé dans les bâtiments et les infrastructures, mais il les encourage de son mieux. Le président n'y voit que des avantages: «Si des entreprises participent financièrement, nous pouvons utiliser davantage d'argent public pour la recherche et l'enseignement.» Le président a ramené l'économie dans la haute école, et



Patrick Aebischer

il siège lui-même dans plusieurs conseils d'administration. Un campus d'innovation pour des entreprises souhaitant profiter de l'éclat de l'EPF est en train de voir le jour juste à côté de son école. Une fièvre créatrice règne sur Lausanne.

Patrick Aebischer a cette mentalité de battant dans le sang. «Du sang irlandais», précise-t-il. Il tient son prénom de Saint-Patrick, le saint patron des Irlandais. Sa mère, issue de la province irlandaise, venait d'une famille d'enseignants immigrés qui avait tout juste réussi à gagner Liverpool, ville appauvrie par la guerre. En 1952, elle y fit la connaissance de son père originaire de Fribourg, d'abord livreur pour un boulanger à Berne, avant de faire de sa passion son métier en devenant verrier et peintre. Patrick Aebischer parle facilement et ouvertement de ses origines et fait preuve de beaucoup de respect et d'amour envers sa famille. Il n'est pas issu d'une élite aristocratique, politique ou culturelle. Il a fait sa place à l'EPFL et dans la politique universitaire, deux secteurs très élitistes auxquels

il était totalement étranger. C'est un neuroscientifique couronné de succès, mais aussi l'un des premiers entrepreneurs chercheurs à n'être ni «fils de», ni du sérail.

Épris de philosophie

Il a été dit que Patrick Aebischer détestait les cravates. Le fait est qu'il a grandi comme enfant unique dans les quartiers pauvres de la Basse-Ville de Fribourg. Ce dont il est très fier. Il se plaît à parler du petit deux-pièces où vivaient ses parents. «L'une des deux pièces, c'était l'atelier de mon père.» Si on le lui demande, il parle encore volontiers le «bolze», le dialecte typique franco-allemand de la Basse-Ville. Il a d'ailleurs été l'un des premiers de la Basse-Ville

à suivre une haute école. Mais non sans difficultés. Au gymnase, c'était un polisson qui ramenait de mauvaises notes à la maison. Sa mère décida de l'envoyer dans une école privée à Genève, où il découvrit d'abord les philosophes, puis sa curiosité intellectuelle et sa passion pour la formation. Il a terminé sans problème sa scolarité au Collège Saint-Michel, puis étudié la médecine à Genève avant de poursuivre sa carrière aux États-Unis où il a trouvé l'environnement dans lequel il pouvait pleinement s'épanouir. Peu importe les origines, là-bas, seule la performance compte. À l'Université Brown de Providence, il a gravi les échelons académiques jusqu'au poste de directeur de l'Institut de biomatériaux et d'organes artificiels.

De retour en Suisse en 1992, il crée son entreprise en 1996, une start-up sur le modèle américain. C'est l'une des premières entreprises suisses de biotechnologie à avoir été financée par du capital-risque. «Patrick Aebischer est un précurseur parmi les entrepreneurs du savoir», déclare son al-

ter ego et porte-parole, Charles Kleiber, l'ancien secrétaire d'État à l'éducation et à la recherche qui l'avait recruté comme président de l'EPFL.

Mais Patrick Aebischer ne s'est jamais contenté d'être un entrepreneur. L'argent en soi n'est pas sa motivation. Dans sa maison familiale, le monde des autodidactes cherchant à prendre de la hauteur se mêlait à celui de la culture et de la convivialité. «Notre maison était toujours remplie d'artistes et de philosophes, mon père était un artiste aux multiples talents, ma mère une hôte chaleureuse» a-t-il un jour déclaré au quotidien genevois «Le Temps». «Elle aimait les gens et savait écouter». Il porte encore en lui aujourd'hui cet héritage humaniste. Il vénère les peintres, artistes, penseurs et écrivains, et consacre son temps libre à «Vienne au tournant du siècle», même s'il ne dispose que de peu de temps libre pour approfondir le sujet.

Des critiques malgré de beaux succès

En 2016, à la fin de son quatrième mandat à la présidence de l'EPFL, Patrick Aebischer aura 62 ans. Il s'autorise parfois déjà un bilan. «Je suis fier de voir tout ce que nous avons accompli: les nombreuses subventions que nous recevons, les publications de pointe, les milliers d'étudiants qui veulent étudier chez nous, les prix.» Tous ces succès n'ont pas fait taire les critiques sur sa direction en Suisse romande et encore moins en Suisse alémanique, où rien que son nom agace nombre de représentants de l'EPF Zurich. Les liens étroits avec l'industrie, susceptibles de menacer l'indépendance de la recherche, font notamment l'objet de critiques. On lui reproche officieusement de ne pas gérer les finances durablement. Les postes de professeur seraient créés sans en assurer le financement à long terme et des étudiants seraient recrutés juste pour redorer les statistiques. Patrick Aebischer a malgré tout atteint beaucoup de ses objectifs. Mais pas tous: son souhait de réunir l'EPF de Zurich et l'EPFL sous la dénomination commune de Swiss Institute of Technology a échoué en 2009 malgré le soutien de l'ancien conseiller fédéral Pascal Couchepin. Sur ce point, l'EPF de Zurich reste l'étoile scintillante de la Suisse.

MATTHIAS MEILI est rédacteur scientifique au «Tagesanzeiger» à Zurich